

TIRÉSIAS.

Chefs de Thèbes, nous avons fait route ensemble, deux à deux, éclairés par les yeux d'un seul ; car les aveugles ne peuvent marcher sans guide.

CRÉON.

Qu'y a-t-il de nouveau, vieux Tirésias ?

TIRÉSIAS.

Je te l'apprendrai ; et toi, crois aux paroles du devin.

CRÉON.

Jusqu'ici du moins, je ne me suis point écarté de tes avis.

TIRÉSIAS.

C'est pour cela que tu as bien dirigé le gouvernail de l'État.

CRÉON.

Je puis témoigner qu'ils m'ont été utiles.

TIRÉSIAS.

Songe que tu es encore maintenant dans une conjoncture critique.

CRÉON.

Qu'y a-t-il ? tes paroles me font frissonner.

TIRÉSIAS.

Tu le sauras ; écoute ce que va révéler mon art. J'étais assis sur le trône augural, dans un lieu que des oiseaux de toute espèce ont choisi pour retraite, lorsque j'entendis des sons inconnus d'oiseaux en fureur, poussant des cris barbares ; ils se déchiraient les uns les autres avec leurs serres ensanglantées ; c'est ce que je reconnus au bruit de leurs ailes. Effrayé, je me hâtai d'interroger la flamme allumée sur l'autel ; mais elle ne brillait pas sur le corps des victimes ; les parties des chairs mises en ébullition s'exhalait en fumée, ou se consumaient en cendres ; le fiel éclatait dans les airs, et les cuisses tombaient dépouillées de la graisse dont on les avait enveloppées. Tels étaient les funestes présages du sacrifice, que j'apprenais de cet enfant, car il est mon guide comme je suis le guide des autres ; et ce fléau, c'est ta funeste résolution qui l'attire sur Thèbes. En effet, tous nos autels et nos foyers sacrés sont souillés des lambeaux arrachés par les oiseaux et les chiens dévorants au cadavre de l'infortuné fils d'Œdipe. Aussi, les dieux n'accueillent plus nos prières mêlées aux sacrifices, ni la flamme des victimes, et les oiseaux ne font plus entendre de chants favorables, depuis qu'ils se sont repus de la chair et du sang d'un homme égorgé. Songes-y donc, mon fils, c'est le partage de tous les hommes de faire des fautes ; mais la faute une fois faite, celui-là n'est plus insensé ni malheureux, qui après être tombé dans le mal, y applique le remède, au lieu de rester dans l'inaction. C'est la présomption opiniâtre qui encourt le reproche d'ignorance. Mais cède à la mort, et ne frappe pas un cadavre. Quelle vaillance y a t-il à tuer un mort ? C'est par intérêt pour toi que je te donne ce sage avis ; il est doux de recevoir d'un sage ami des conseils profitables.

CRÉON.

Vieillard, je suis une cible contre laquelle, tous, comme autant d'archers, vous lancez vos traits, je ne suis pas même à l'abri de vous autres devins, depuis longtemps je suis vendu par votre race, et le jouet de votre vénalité. Livrez-vous à ces trafics, amassez, si vous voulez, tout l'or de Sardes ou de l'Inde ; vous ne donnerez jamais à cet homme les honneurs de la sépulture ; quand même les aigles voraces de Zeus

voudraient porter jusque sur son trône des lambeaux de ce cadavre, non jamais, par crainte de cette souillure, je ne permettrai de l'ensevelir. Car je sais bien que nul mortel ne peut souiller les dieux. O vieux Tirésias, les hommes les plus habiles font souvent une chute honteuse, lorsque l'appât du gain leur fait parer d'un beau langage de honteuses pensées.

TIRÉSIAS.

Hélas ! quel est le mortel qui sache, qui comprenne...

CRÉON.

Quoi ? quel est ce lieu-commun que tu vas nous débiter ?

TIRÉSIAS.

... combien la prudence est le plus précieux des trésors.

CRÉON.

Autant, je crois, que l'imprudence est le plus grand des maux.

TIRÉSIAS.

Tel est pourtant le mal dont tu es atteint.

CRÉON.

Je ne veux point répondre à un devin par des injures.

TIRÉSIAS.

C'est pourtant ce que tu fais, en traitant mes prophéties de mensonges.

CRÉON.

C'est que toute la race des devins aime l'argent.

TIRÉSIAS.

Et la race des tyrans aime les gains honteux.

CRÉON.

Sais-tu bien que tes discours s'adressent au maître de ce pays ?

TIRÉSIAS.

Je le sais ; car c'est à moi que tu dois d'en être le sauveur et le maître.

CRÉON.

Tu es un habile devin, mais tu aimes à faire le mal.

TIRÉSIAS.

Tu me forceras à révéler les secrets que je gardais au fond de mon cœur.

CRÉON.

Révèle tout ; seulement, que l'intérêt ne te fasse point parler.

TIRÉSIAS.

En effet, je commence à le croire aussi, l'intérêt me fait parler, mais c'est le tien.

CRÉON.

Sache que tu ne tрафiqueras pas de ma volonté.

## TIRÉSIAS.

Et toi, sache bien qu'avant que le char rapide du soleil n'ait achevé plusieurs tours de ses roues, par la mort d'un enfant né de ton sang, tu payeras à ton tour les morts par toi sacrifiés, pour te punir d'avoir ignominieusement enfermé dans un tombeau une âme vivante, et aussi de retenir sur la terre, privé de sépulture et des honneurs funèbres, un cadavre qui appartient aux dieux infernaux. Car ni toi ni les dieux du ciel n'avez aucun droit sur lui ; mais c'est toi qui leur fais violence. Aussi, déjà les Furies vengeresses des dieux de l'enfer et du ciel, qui marchent à la suite des criminels pour les frapper, t'épient, pour te précipiter dans les mêmes malheurs. Considère maintenant si c'est l'argent qui dicte mes paroles. Encore quelques instants, et les lamentations des hommes et des femmes retentiront dans ton palais. Déjà s'arment les peuples contre toi, partout où les chiens, les loups et les vautours ont déchiré les cadavres et souillé d'exhalaisons fétides les autels consacrés. Car tu m'as irrité ; tels sont les traits que mon ressentiment, comme un archer, a lancés contre toi, et dont tu n'éviteras pas les cuisantes blessures. Enfant, reconduis-moi dans ma demeure, laissons-le exhaler sa colère contre de plus jeunes, et qu'il apprenne à modérer sa langue et à nourrir des sentiments meilleurs que ceux qui l'animent actuellement.